



Les cent puits de Salaga

Ayesha Harruna Attah



Gaia

Les cent puits de Salaga

Ayesha Harruna Attah

Traduit de l'anglais (Ghana) par Carine Chichereau

Elles ont le nom de reines guerrières, et tout semble les opposer. Aminah a quinze ans, guette les caravanes de marchands dans la région de Gonja, vend un peu de nourriture. Bientôt, un raid de cavaliers fait d'elle une captive.

Wurche est une princesse, fille têtue du chef de Salaga, la ville aux cent puits, haut lieu du commerce d'esclaves. Elle a l'âge d'être bientôt mariée, alors qu'elle ne rêve que de pouvoir, en ces temps d'alliances et de conflits entre chefs de tribus, avec les Ashantis de la forêt voisine, avec les Allemands, les Anglais, les Français.

Et il y a Moro, l'homme à la peau si noire qu'elle est bleue. Il vit de la vente d'esclaves mais croit à la destinée, et cède à la beauté.

Les cent puits de Salaga se déroule à la fin du XVIII^e siècle dans l'actuel Ghana, à la période précoloniale et avant que l'esclavage soit réellement aboli. Une histoire de courage, de pardon, d'amour et de liberté.

De parents ghanéens tous deux journalistes, **Ayesha Harruna Attah** grandit à Accra. Elle écrit dans différents magazines dont le *New York Times Magazine*, et collabore à des anthologies. Ses romans ont été sélectionnés pour des prix du Commonwealth et publiés en anglais et néerlandais. Elle est pour la première fois traduite en français.

Ayesha Harruna Attah

Les cent puits de Salaga

traduit de l'anglais (Ghana) par Carine Chichereau

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

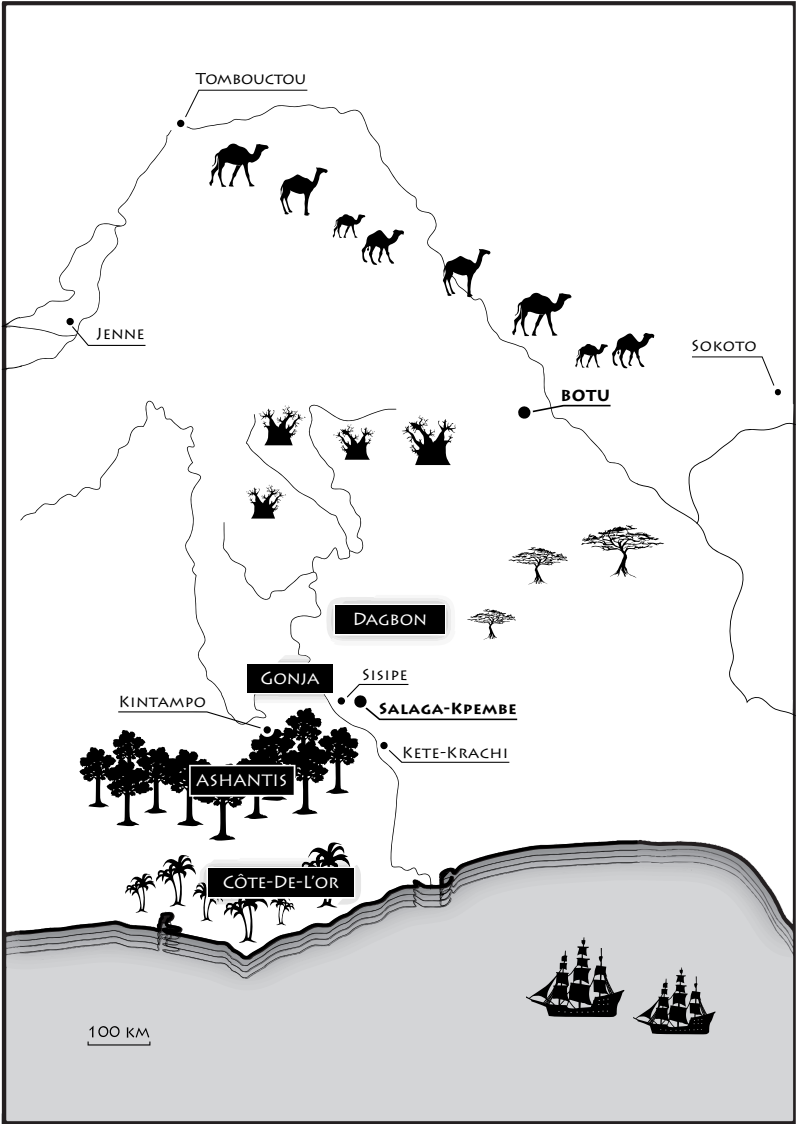
contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© iStock/incomible

Carte :
© Cassava Republic Press

© Ayesha Harruna Attah, 2018.
Publié avec l'accord de Pontas Literary & Film Agency.

© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2019.
ISBN 13 : 978-2-84720-945-7



Aminah

Les caravanes. Elles arrivaient à l'aube. Elles arrivaient quand le soleil atteignait le zénith dans le ciel. Elles arrivaient quand minuit enveloppait le monde de son velours bleu. La seule certitude, c'était que la caravane de Sokoto viendrait avant la fin de la saison sèche. Pourtant aujourd'hui, les choses avaient changé. Pendant des semaines, Aminah et le reste des habitants de Botu avaient même douté que la caravane vienne. Les nuages qui apportaient la pluie n'avaient pas encore crevé, mais déjà les éclairs illuminaient le ciel au loin et le tonnerre résonnait. L'herbe était haute. Et on parlait de cavaliers qui se rapprochaient. Des cavaliers qui rasaient tout sur leur passage. Des cavaliers qui effrayaient les caravanes. Des cavaliers qui enlevaient les gens. Ce n'était pas bon signe. Le père d'Aminah devait aller à Jenne vendre ses chaussures. La famille d'Aminah devait vendre sa nourriture.

Une semaine avant les premières pluies, Aminah entendit des tambours résonner alors qu'elle allait préparer le repas du soir. Elle lâcha ses oignons, remercia Otienu de leur avoir épargné cette infortune, et alla chercher en hâte ses sœurs jumelles dans la case de sa mère. Les filles se pressèrent de rejoindre la foule de leurs sœurs et leurs frères du village, qui entonnaient à pleins poumons des chants de bienvenue. Aminah distinguait à peine leurs voix, étouffées par les tambours de la caravane. Avec les jumelles, elles se faufilèrent pour passer devant.

Les dromadaires et ceux qui les montaient défilaient, avançant presque au rythme des battements de tambours, suivis de femmes portant d'énormes paquets en forme de nuages qui oscillaient sur leur tête. Après elles, venaient des ânes, chargés d'amoncellements vertigineux, puis des porteurs, hommes et femmes à l'air misérables, encombrés

de paniers et de poêles, vêtus seulement de quelques bandes d'étoffe couvrant leurs parties intimes. Hassana, l'aînée des jumelles, se mit à agiter les bras d'enthousiasme en apercevant au loin une silhouette qui semblait flotter au-dessus de tout le reste de la procession. Le *madugu* ! Le cœur d'Aminah se mit à cogner d'excitation. Figure majestueuse chevauchant un cheval gigantesque, le *madugu* leva la main pour saluer la foule. On aurait cru que le monde tremblait sous son pas. C'était à cause de sa tenue. De sa monture, de sa danse, du fait qu'il avait vu des lieux en ce monde qu'aucun d'entre eux ne connaissait. C'était à cause de son pouvoir. Il était le point culminant de la caravane. À la fin de la procession, venaient des garçons en haillons tapant sur des calebasses, qui mendiaient de l'argent à ceux qui voulaient bien leur en donner. Aminah ressentit de la tristesse en les voyant. Quant à la foule, elle se mit à avancer pour rester à la hauteur du *madugu*, comme si, en le regardant, les gens absorbaient un peu de sa grandeur. L'air était saturé de l'odeur de la pluie retenue par les nuages, du bétail aux effluves de fourrage, de l'arôme des épices, des soupes qui bouillaient. La lumière rose du soir commençait à rayer le ciel, et l'excitation de la foule prenait corps.

« Laissez passer le chef de Botu, laissez passer Obado », dit une voix qui ne pouvait qu'être celle d'Eeyah, la grand-mère d'Aminah.

Entouré par Eeyah et son groupe de griots, Obado disparaissait presque. Aminah se l'imagina, son *batakari* se gonflant sur sa poitrine, son chapeau de travers, son air sérieux, ses petits bras se balançant pour affirmer combien il était important. Quand il apparut, il portait un *batakari*, mais pas de chapeau. Il se tenait à plusieurs mètres devant les autres, une grosse poche de cuir en travers de sa bedaine, annonçant qu'il était là pour récolter de l'argent.

Le *madugu* s'avança sur son cheval jusqu'à Obado afin d'entamer les négociations déterminant le prix de leur

passage. Le paiement de la caravane de Sokoto dépassait à lui seul la somme versée par toutes les autres caravanes. C'était le plus difficile à négocier. Une fois, la caravane était restée à Botu pendant une semaine car le *madugu* et Obado ne parvenaient pas à conclure un accord.

Le *madugu*, avec ses longues robes d'une riche nuance de bleu indigo, sa peau sombre luisante, la tête entourée d'un turban blanc, oscillait de droite et de gauche au rythme des tambours, et son poing fermé semblait écraser l'air au-dessus de lui chaque fois que son cheval faisait un pas en avant. Aminah se demanda ce que cela faisait de détenir un tel pouvoir. On voyait qu'il était bien dans sa peau, contrairement à Obado. Mais ça n'était pas étonnant : le *madugu* était responsable de milliers de gens. Botu ne comptait que quelques centaines d'habitants.

Le *madugu* mit pied à terre et se présenta devant Obado, le chef de Botu – l'homme vers lequel les gens se tournaient pour maintenir la paix –, qui eut soudain presque l'air d'un enfant. Les roulements de tambours atteignirent leur comble, puis ils diminuèrent.

Les deux hommes se donnèrent l'accolade, et le *madugu* se pencha pour parler à Obado, tout en faisant signe aux caravaniers d'aller s'installer dans le *zongo*. Ensemble, ils se retirèrent dans la maison d'Obado, suivis par Eeyah et les autres griots, dont les voix aiguës chantaient les louanges du *madugu* et d'Obado.

Aminah ramena les jumelles à la maison. Na serait fâchée qu'elles n'aient pas commencé à faire la cuisine et à vendre de la nourriture à la caravane.

Aminah pensait toujours à la caravane en voyant le morceau de beurre de karité fondre pour se transformer en huile jaune d'or. Elle songeait aussi au *madugu*. Eeyah lui avait dit un jour qu'il avait vingt épouses et qu'il en cherchait encore de nouvelles. Quand elle l'avait raconté à ses amies, celles-ci s'étaient mises à conspirer pour savoir

comment croiser son chemin. Devenir la vingt et unième épouse. Qu'y avait-il là d'admirable ? Aminah, quant à elle, préférait voyager à dos de dromadaire, ou à cheval, avec un sac rempli de chaussures, pour effectuer le même genre de travail que Baba. Fabriquer quelque chose de ses propres mains, puis partir au loin le vendre. Le beurre de karité bouillonnait, crachotait, et diffusait son arôme dans l'air. Aminah posa la tête dans sa main et contempla la marmite. Aucune femme à Botu ne fabriquait de souliers. Elles travaillaient toutes la terre. Elle devait parler à Baba. Et si elle fabriquait des souliers, à son tour ?

Un petit coup à l'arrière de sa tête la fit sursauter. Ce devait être Na, qui ne pouvait supporter de la voir rêvasser. Ou Eeyah, qui prenait plaisir à la surprendre ainsi. Aminah se retourna et croisa le regard froid d'Issa-Na. Ses yeux étaient d'un blanc perçant, ses cheveux tressés formaient des cônes sur sa tête. Des piquants. Des images de porc-épic lui venaient en tête chaque fois qu'elle voyait Issa-Na. Elle était la seconde épouse, et cela lui laissait un goût amer. Aminah n'avait pas besoin d'autre preuve pour conclure qu'être la vingt et unième épouse n'était pas un sort enviable.

Aminah regarda sa belle-mère, qui était la mère d'Issa, son seul frère. Elle se donna l'air aussi respectueuse que possible.

« Tu vas brûler le *maasa*, dit Issa-Na. Il n'y a rien de pire que du *maasa* brûlé. »

Elle avait raison. Le beurre de karité commençait à noircir sur les bords de la marmite. Aminah la retira du feu. Issa-Na tourna les talons et quitta la cuisine avant même qu'Aminah ait pu la remercier.

Aminah remit la marmite sur le feu, confectionna des boules de pâte de riz et de millet et les plongea dans le beurre, l'excitation battant plus fort dans sa poitrine. On ne savait jamais ce qu'apportait la caravane. Le *maasa* virait

au brun doré. Dans une grande bassine de cuivre, elle entassa un gros pot de bouillie de millet, du miel, du lait fermenté de vache et plusieurs calebasses vidées qui servaient de coupelles. Elle posa le *maasa* sur un petit plateau, puis transporta la bassine dehors, où Na, légèrement floue derrière le voile de fumée qui montait de sa grande marmite, préparait son *tuo*. Il était réputé car il était léger. Le secret de famille : saupoudrer de la farine de riz dans la pâte de millet.

Na l'interpella : « Je l'ai vue te frapper, non ? »

Aminah acquiesça lentement. Le coup l'avait seulement fait sursauter ; elle n'avait pas eu mal. Et bien qu'Issa-Na ne soit pas gentille avec elle, elle ne voulait pas lui attirer de problèmes. « Le beurre de karité brûlait.

– La prochaine fois, ne lui donne pas de raison de te toucher. »

Na disait que, grâce à sa peau plus claire, Issa-Na finissait en général par l'emporter. Na disait que longtemps auparavant, on avait empoisonné les gens en les poussant à croire que plus leur peau était claire, meilleurs ils étaient. Elle disait aussi qu'Issa-Na avait l'air mal cuite, que dans un monde parfait, Aminah serait considérée plus belle qu'Issa-Na. Mais, concluait-elle : « La beauté, ça ne se mange pas. »

Elle regarda longuement la case d'Issa-Na, puis se retourna vers Aminah. « Qu'est-ce que tu fais encore là ? Les gens de la caravane ont faim. Allez, ouste ! »

Aminah emmena les jumelles hors du village. Elles saluèrent des vieilles dames qui se croyaient trop âgées pour prendre part aux activités, mais qui ne voulaient pas manquer les derniers potins et avaient installé leurs tabourets près du *zongo*.

Dans la lumière du soir, les tentes du *zongo* se dressaient déjà, hautes et confortables, comme si elles avaient toujours été installées sur les terres du peuple d'Aminah. D'autres étaient encore en pleine édification, et les hommes

de la caravane aidés de ceux de Botu fauchaient les hautes herbes. Des gens apportaient du sable du point d'eau, qu'ils utilisaient pour délimiter l'espace ; des femmes coupaient des branches, tandis que d'autres tressaient des graminées pour confectionner des clôtures. Le *zongo* s'était transformé en foire. Les feux crépitaient, les tambours battaient. Dans l'air, des odeurs de fumée, de viande et d'alcool. Aminah voulait vendre tout ce qu'elles avaient apporté pour que Na soit fière d'elle, mais lorsqu'elles arrivèrent, toutes les places assises étaient déjà occupées par d'autres vendeurs. Elles n'eurent d'autre choix que de faire de la vente itinérante. Aminah distribua les rôles, donnant à Hassana le *maasa* et à Husseina, la benjamine, le lait fermenté. Quant à elle, elle porterait la bouillie.

« *Maasakokodanono*, chantaient les jumelles qui avaient hérité la voix musicale d'Eeyah. *Maasakokodanono*. »

D'étroites allées séparaient les groupes de tentes. Le sol était jonché d'os d'animaux, de lambeaux de tissu, de restes de repas, de tessons, de touffes de poils, de mares de liquides. Devant une tente, une femme reconnut Aminah et lui dit qu'elle attendait avec impatience de déguster son *maasa* depuis son dernier voyage à Kano. Elle parlait en haoussa, la langue des gens de la caravane, et pas en gurma, la langue de Botu. Aminah songea à Kano. Elle se demanda si c'était petit comme Botu. Ou si c'était comme Jenne, que Baba lui avait décrit : une ville de maisons de terre avec des ruelles où l'on se perdait. Une ville qui enserrait les deux bras d'une rivière. Une ville avec une mosquée qui montait jusqu'au ciel, assez grande pour accueillir des milliers de fidèles. Son esprit voyagea en d'autres lieux où Baba était allé vendre ses souliers : Tombouktou, Salaga. Il n'était jamais allé à Kano.

La femme soupira, tirant Aminah de sa rêverie. Déjà les jumelles s'en allaient, alors elle remercia la femme, rassembla Hassana et Husseina, et continua à se frayer un chemin

à travers le *zongo*. Certains des voyageurs vendaient déjà leurs marchandises, tandis que d'autres étaient partis dormir, leurs pieds sales en éventail sur leur paillasse. Dans une tente, des centaines de lumières attirèrent l'attention d'Aminah. C'était un stand de miroirs de différentes tailles, certains aussi hauts qu'elle, d'autres tout petits, juste assez grands pour qu'on y découvre son visage. Il était peu fréquent qu'elle puisse ainsi se mirer, et le propriétaire n'était nulle part, alors elle posa sa bouillie et jeta un coup d'œil dans un petit miroir d'argent avec une poignée en ivoire sculptée de lianes fleuries. Le cadre était orné de deux espèces de lézards à l'air apeuré, aux yeux en forme d'œufs, le corps couvert d'écailles, leurs multiples membres s'emmêlant les uns les autres. Elle se laissa aller à sa contemplation. Les rares fois où elle voyait son visage, c'était avant les fêtes au village. Seule la femme d'Obado possédait un miroir. Tous les villageois faisaient la queue devant sa case pour arranger leurs cheveux et leur figure avant de se rendre à la cérémonie. Aminah considéra ses larges sourcils, ses cheveux qui partaient dans toutes les directions. Elle avait un petit nez, dont le volume augmentait lorsqu'elle gonflait les narines. Elle allait tirer la langue quand, dans la glace, ses yeux rencontrèrent un autre regard derrière elle. Elle faillit crier, éprouvant soudain la sensation que ses entrailles allaient se répandre, mais sa mère lui avait appris à ne jamais manifester sa peur en public. Elle se retourna et découvrit un vieil homme aux cheveux de la couleur des nuages quand ils sont lourds de pluie.

« Je vois que tu aimes mes miroirs », dit-il, et dans ses yeux, Aminah vit son père – un homme bon qui travaillait sans jamais s'arrêter.

« Pardon...

– Dans certains endroits, on dit que si tu regardes trop longtemps dans un miroir, il te volera ton âme. Dans d'autres lieux, on dit que si tu te regardes trop longtemps, tu deviendras vaniteuse. Qui sait où est la vérité ? »

Aminah jeta un coup d'œil derrière elle pour vérifier qu'il ne s'adressait pas à une autre personne. Quelqu'un qui avait l'habitude des énigmes, peut-être.

« Qu'en penses-tu ? »

Soudain, elle se rappela les jumelles. Elle les avait oubliées.

« Je suis désolée. » Elle se baissa pour ramasser sa bouillie. Si elle ne retrouvait pas ses sœurs, que dirait-elle à ses parents ?

Elle fit trois fois le tour du *zongo* avant d'arriver à un endroit où des hommes en turban installés autour d'un feu riaient dans une totale insouciance. À côté d'eux, les jumelles étaient assises sur un tapis de raphia devant une pile de poupées de bois enveloppées d'un arc-en-ciel de perles et de coquillages porcelaines. En la voyant s'approcher, un des hommes cessa de parler, son regard se posa sur elle, puis il leva la main pour lui faire signe de venir. Elle sentit ses bras se hérissier, jeta un regard à ses sœurs, fascinées par les poupées. Aminah était sûre de pouvoir vendre rapidement de la nourriture à l'homme, puis de venir les récupérer ensuite. Elle était là pour ça, raisonna-t-elle, or cet homme était un client potentiel. Elle vint vers lui.

« Qu'est-ce que tu vends, Beauté ? » demanda-t-il. Il sourit de toutes ses dents, d'une blancheur éclatante. Dans l'ombre de son turban, il ne quittait pas Aminah des yeux. Il affichait une espèce de rictus permanent.

« Du *maasa*, du lait fermenté et de la bouillie de millet.

– Ma mère fait la meilleure bouillie de millet au monde. Voyons ce que donne le tien, pour comparer. »

Aminah posa sa marmite, mais ses mains tremblaient si fort que l'homme lui saisit le poignet pour l'arrêter, et avec douceur et fermeté, il l'obligea à s'asseoir à ses côtés.

« Détends-toi », murmura-t-il. Puis il s'écria : « Qui veut goûter à la bouillie préparée par Beauté ? »

Tous les hommes présents se portèrent volontaires. Elle commença par servir celui qui l'avait hélée, mais il désigna les autres, indiquant qu'elle devait s'occuper de ses amis en

premier, pour terminer par lui. Le feu attisait tout en elle : il accélérât le battement de son cœur, faisait perler la sueur sur sa peau, lui donnait le vertige. Elle regarda les jumelles, qui jouaient toujours avec les poupées, mais alors, elle renversa un peu de bouillie sur la robe blanche d'un homme. Elle considéra, horrifiée, la bêtise qu'elle avait commise, mais l'homme s'essuya avec un autre pan de sa robe et lui fit signe de s'éloigner. Elle servit tout le monde, prit leur paiement en coquillages porcelaines, et revint vers l'homme au turban turquoise. Elle sentit son regard sur elle tandis qu'elle versait de la bouillie dans sa calebasse. Elle lui tendit la nourriture.

« Assieds-toi près de moi, Beauté. »

Il lui avait fourni plusieurs clients, et elle devait récupérer ses bols, aussi elle accepta. Elle s'installa par terre en essayant de ne pas laisser la peur remonter de sa poitrine jusqu'à son visage. Elle regardait les jumelles. Elles n'avaient même pas remarqué sa présence. L'homme passa son bras musclé et sec autour de sa taille et l'attira contre lui. Il avait l'air petit, mais il était fort. Il avala sa bouillie. Ses amis mangeaient en bavardant.

« Je ne suis pas d'accord. Les hommes de Babatu ne font aucune différence, beugla l'un d'eux. Il y a des gens qui deviennent esclaves, et des gens qu'on devrait laisser tranquilles. Ces hommes-là attrapent n'importe qui. Personne n'est à l'abri de leurs raids, qu'on soit de haute naissance ou pas. Et ils donnent mauvaise réputation aux cavaliers.

– Du calme, Mus », dit en riant l'homme qui avait attiré Aminah contre lui. Il montrait toutes ses dents. « Babatu et ses hommes ont besoin de nous. Si lui et ses chasseurs d'esclaves commencent à s'en prendre aux négociants, où iront-ils se fournir ? Nous sommes leur seul lien avec les Européens et leurs marchandises. Et puis qui leur achète des esclaves à présent que les Européens ont déclaré que c'était illégal ?

– Il a raison, dit un autre. Même s’il y a encore un certain nombre d’Européens qui demandent des esclaves.

– La plupart de mes porteurs ont été capturés par les soldats de Babatu », déclara un troisième homme.

De son index recourbé, orné d’une bague en argent irrégulière, l’homme qui tenait toujours Aminah attrapa le reste de bouillie au fond de la calebasse. La jeune fille attendait son verdict, dans l’espoir qu’il la libère.

« Comment tu t’appelles ? demanda-t-il.

– Aminah.

– La belle reine Aminah », dit-il avec un grand sourire.

Cela ne la rassura guère.

« Vous avez aimé la bouillie ? » demanda-t-elle.

Il mit la main sur sa cuisse et ses doigts s’y posèrent à la manière dont un pied trouve son équilibre sur un terrain inconnu : d’abord en avançant la pointe légère, puis en pesant de tout son poids. Il pinça entre le pouce et l’index l’étoffe qui la recouvrait, puis trouva l’ouverture et son doigt entra en contact avec sa peau. Il se mit à décrire des cercles, et une chaleur se mit à grandir en elle à cet endroit, menaçant de s’étendre plus haut, mais elle décida que cette sensation en resterait là. Elle ne comprenait pas pourquoi son corps aimait ce que lui faisait cet homme, et elle pensa que c’était mal. Ses doigts remontaient de plus en plus haut sur sa cuisse. Les autres continuaient de parler, indifférents ou feignant l’indifférence. Aminah se concentrait sur l’étoffe de son vêtement, plissant et se dépliant chaque fois qu’il bougeait la main. Il approcha son visage du sien. Son souffle chaud n’était plus qu’à quelques centimètres.

« Je te dirai pour la bouillie, mais allons ailleurs », murmura-t-il.

Sa main remontait toujours sur sa cuisse et, alors que ses doigts allaient toucher son triangle, elle bondit. Elle prit son bol et se hâta de ramasser les autres, déposés par terre.

« Hassana, Husseina, s’écria-t-elle. On rentre ! »

Elle courut vers les jumelles, parvenant à peine à calmer les tremblements de ses mains.

« Belle Aminah », dit l'homme d'une voix traînante en se penchant en arrière pour mieux la fixer des yeux.

« Est-ce qu'on peut rester encore un peu... » fit Hassana d'un ton plaintif.

Aminah ne l'écouta pas. Elle aurait voulu se draper d'un voile épais. Elle sortit du *zongo*, les hautes herbes émettaient toutes sortes de bruits, elles sifflaient, crissaient, croassaient, gazouillaient, gargouillaient et puis elles frémissaient, dansaient, ployaient. Submergée par la peur face à ce monde qu'elles dissimulaient – léopards, chacals, crocodiles, cavaliers, hommes enturbannés –, elle obligea les jumelles à courir jusqu'à la maison.

Elle les pressa jusqu'à la case de Na, et abandonna les ustensiles et les Calebasses sans les laver. Le lendemain, Na ne cesserait d'évoquer ce bazar, les restes de nourriture qui attirent les rats, les rats qui attirent les serpents, mais après l'expérience de ce soir-là, les mots de Na seraient comme un baume apaisant pour Aminah. En allant à la case qu'elle partageait avec Eeyah, elle entendit le bruit d'un objet de métal tombant par terre. Baba. Il laissait toujours choir quelque chose. Elle alla le voir.

Un petit feu éclairait la pièce, contenu dans la magnifique lampe avec la couronne en forme d'éventail aux entrelacs de métal que le forgeron avait offerte à son père.

« Qu'est-ce que tu en penses ? » Il souleva une haute botte brune brodée de fil rouge. Ce n'était pas sa meilleure broderie, mais le fait qu'il sollicite son opinion réconforta Aminah, et en effet, cette botte était étonnante !

« C'est beau. » Elle prit place sur le seul tabouret de la pièce. « Baba, j'ai peur, dit-elle après un instant de silence. – Pourquoi ? »

Elle ne pouvait pas lui parler de l'homme au turban – elle ne pouvait le confier à personne. Mais la conversation au

sujet de Babatu et de ses terribles cavaliers lui offrait un bon prétexte.

« Les cavaliers. Et si jamais ils viennent ici pendant que tu n'es pas là ? »

Baba garda le silence. C'était un silence calme et mesuré. Pas la respiration lourde et oppressée de quelqu'un qui n'aime pas le silence. Cette tranquillité, c'était sa nature par essence, et elle avait pour effet de s'étendre jusqu'à la lisière plus irrégulière de la pièce. Baba avait étendu sur le sol un grand tissu gris sur lequel il entassait ses souliers. Il prit un couteau, coupa un fil qui dépassait et ajouta la botte à la pile.

« On n'est en sécurité nulle part, dit-il au bout d'un moment. Mais on ne peut pas vivre dans la peur. Les gens ne cessent de parler de ces cavaliers, on dirait que c'est nouveau. Quand ce ne sont pas les cavaliers, c'est une maladie, ou la sécheresse. Il y aura toujours un danger inconnu qui rôde autour de nous. Les cavaliers, c'est à cause de ces endroits où il y a des rois et des reines. Dans des lieux comme Botu, où tous les gens sont égaux, on ne trouve pas d'esclaves. Mais il ne reste plus beaucoup d'endroits comme Botu. Tout ce que nous pouvons faire, c'est prier pour obtenir la protection d'Otienu. Veille bien sur tes mères pour moi. C'est toi qui t'occupes de tout jusqu'à mon retour. Fais attention à ne pas trop rêvasser. »

Sur ses paupières un peu tombantes, la lampe dessinait des ombres. À croire qu'Otienu avait tiré chaque partie de son corps d'un moule de douceur.

Trois jours plus tard, il partit à l'aube dans la fanfare des tambours qui annonçaient le départ de la caravane. Aminah et les jumelles l'accompagnèrent, leurs bras maigres s'agitant pour lui faire au revoir, mais Baba et son âne albinos furent bientôt engloutis par la foule. Elles allaient reprendre leur vie habituelle, songea Aminah, jusqu'à son retour dans quelques mois.

Wurche

Pour empêcher que l'effervescence de Salaga ne déborde chez eux, la famille royale qui régnait sur les villes jumelles de Salaga et Kpembe avait annexé cette dernière, où seuls pouvaient résider ses membres. Tous les autres devaient demeurer à Salaga. Mais pour Wurche, Salaga était comme les soupes que préparait sa grand-mère, bouillonnantes de viandes et de poissons de toutes sortes. Là-bas vivaient des Mossis, des Yorubas, des Haoussas, des Dioulas, des Dagombas. Lorsqu'elle s'y rendait, elle observait avec envie les armes européennes qui arrivaient depuis la côte, les chevaux amenés par les Mossis, elle écoutait les marchandages entre les commerçants, qui voulaient se débarrasser de leurs cargaisons, et les clients, qui parfois voulaient simplement marchander. Tout était à vendre, à Salaga. Etuto, le père de Wurche, l'emmenait souvent aux courses, le vendredi, mais un peu plus tôt dans la semaine, il était parti avec ses fils rencontrer les autres chefs de Kpembe lors d'une réunion en urgence à Kete-Krachi, ville dont le puissant oracle était devenu le médiateur des royaumes de la région. Wurche et sa grand-mère, Mma Suma, représentaient donc la famille en l'absence des hommes. Aussi se rendirent-elles aux courses, longeant les karités dont les branches accueillaient les formes ovales de mille cigognes, puis longèrent des cases en ruine et d'innombrables puits.

« Pièces du monde entier ! »

« Souliers en cuir brodé ! »

« *Maasa maasa maasa !* »

À l'entrée du champ de courses, un fou dansait au rythme des tambours à larges bords – *padada padada padada*. Cheveux aplatis. Le corps couvert de poussière. *Pa pa pa padada pa pa*. Il tenait à la main un gros morceau de viande. Ses épaules tressautaient, lentement il levait un genou, puis

l'autre. *Pa pa pa*. Chacune des fibres musculaires de ses bras et de ses jambes brunes était en mouvement. Les musiciens tapaient sur leurs tambours. *Pa pa pa padadadada*. Étincelle de folie dans ses yeux. Il oscillait de gauche, puis de droite. Wurche songea qu'il allait tomber.

La course équestre se nimba d'un halo quand les chevaux et leurs cavaliers accélérèrent. Venir à Salaga était un plaisir, mais Wurche se serait volontiers passée d'assister aux courses car c'était toujours Shaibu qui gagnait. Le fils du vieux Kpembewura était en tête, son cheval gris caparaçonné d'une couverture de selle en velours bleu au capuchon assorti. Elle fit un grand geste de la main, souhaitant que les cavaliers accélèrent.

Mma la pinça sous le bras. « Voilà le genre de choses qui t'empêchent de trouver un mari. »

Les vieilles dames de Kpembe disaient que Wurche aurait dû naître garçon, tout ce qui lui manquait, c'était qu'un peu de chair lui pende entre les jambes. Elles disaient que ses seins étaient des galets, et ses fesses des plateaux. D'après Etuto, son corps mince faisait d'elle une cavalière née, cependant il ne la laissait jamais participer aux courses du vendredi. Ça ne se fait pas, déclarait-il. Les vieilles dames de Kpembe disaient également qu'elle était la préférée de son père, mais elle n'était pas d'accord. Il ne la laissait pas toujours faire ce qu'elle voulait.

« Souris, lui ordonna Mma. Froncer les sourcils ne sied pas à un visage rond.

– Je perds mon temps ici. Je devrais être à Kete-Krachi, moi aussi.

– Ton père a dit qu'une fille ne pouvait pas se joindre à eux. Et il a raison. On ne plaisante pas avec l'oracle de Dente. Une fois, il a accordé la victoire aux Ashantis en causant de fortes averses. Si tu n'es pas Allah et que tu sois capable de faire pleuvoir, ne devrait-on pas te craindre ? Et puis cette mésentente entre les chefs pourrait tourner

au cauchemar à la mort du Kpembewura. J'étais petite quand la dernière guerre a éclaté parce que les trois lignées ne parvenaient pas à s'entendre sur un successeur. Crois-moi, ces choses-là reviennent de manière cyclique. »

Wurche écoutait à peine sa grand-mère. Si même Dramani était allé à Kete-Krachi, elle aurait dû y aller également. On aurait dû l'autoriser à faire tout ce que faisait son frère. Mma lui avait dit un jour que l'esprit d'un homme habitait son corps à elle, alors que l'esprit d'une femme habitait celui de Dramani. Que c'était sans doute le cadeau d'adieu de la mère de Wurche à Etuto, car elle était morte en mettant au monde son enfant à lui, et qu'elle n'avait pas toujours été bien traitée.

Wurche observa sa grand-mère, qui ne s'intéressait guère aux courses, elle non plus. La vieille dame était sans doute à la recherche d'un mari potentiel pour sa petite-fille. Wurche scruta la foule : dignitaires de Dagbon en tenues flamboyantes à rayures indigo, semblables à des tambours tama ; seigneurs de Salaga adorant échapper aux impôts qu'ils devaient à Etuto et aux autres chefs de Kpembe ; marchands haoussas en turbans blancs ; Mossis en robes longues bouffantes, tenant leurs ânes par les rênes ; quelques blancs éparpillés ; Dom Francisco de Sousa, le Brésilien qui de temps à autre venait depuis la côte pour acheter des marchandises. Originaire de Sokoto, Dom Sousa avait été vendu comme esclave et emmené dans une contrée appelée Bahia, là il avait réussi à racheter sa liberté, puis à revenir sur la Côte-de-l'Or. On racontait qu'il aimait assister aux courses à Salaga car cela lui rappelait Sokoto. Il y avait aussi des femmes qui proposaient du *maasa* et du lait fermenté ; des hommes qui vendaient des robes ; des esclaves avec des cercles de cuivre autour du cou qui allaient chercher du bois pour leurs maîtres. Partout flottait une odeur de pourriture. Voilà la chose qu'elle n'aimait pas à Salaga : des ordures partout, avec les vautours pour seuls nettoyeurs.

Les clameurs de la foule ramenèrent l'attention de Wurche vers les courses. Quelqu'un avait dépassé Shaibu. Elle se pencha en avant. Enfin, les choses devenaient intéressantes. Le nouveau venu fusa sur un cheval blanc caparaçonné d'une peau de léopard.

« Soit cet homme est très courageux, soit c'est un fou, dit Wurche. Mais que quelqu'un fasse comprendre à Shaibu qu'il n'a aucun talent, cela me plaît beaucoup. »

Le cavalier courageux prit une avance considérable. Les autres traînaient derrière, n'osant pas se rapprocher de Shaibu. Quand le cheval blanc franchit la ligne d'arrivée, la foule explosa. Wurche hurla. Le cavalier mit pied à terre et attendit que le prince et les autres concurrents terminent la course.

Un petit groupe se rassembla autour de Shaibu, qui semblait faire la révérence à chacune de ses paroles. Shaibu prit la main du gagnant et la leva très haut. La foule explosa en applaudissements. Shaibu acquiesça, sans paraître fâché.

« Qui est cet homme qui semble faire ce qu'il veut de Shaibu ? demanda Wurche.

– Moro, répondit Mma. J'ai entendu Etuto dire qu'il avait amené des centaines d'esclaves à Salaga l'autre jour. Avec le temps, sa réputation pourrait rivaliser avec celle de Babatu et Samory Touré.

– Je n'ai jamais entendu parler de lui.

– Tu ne sais pas tout, Wurche, surtout pour ce qui touche aux affaires de Salaga. Pour toi, tout cela est insignifiant, n'est-ce pas ? Mais c'est grâce à des gens comme Moro que Salaga reste vivant. Et saches que tu as grandi avec lui. »

Quand Wurche était enfant, expliqua Mma, Moro vivait à Kpembe. Il était toujours derrière Shaibu, vêtu d'une tenue crasseuse. Wurche se creusa la tête, en vain.

Elles allèrent féliciter le vainqueur puisque c'était la coutume. Pour la première fois depuis bien longtemps, le gagnant n'était pas Shaibu, et Wurche avait hâte de faire

sa connaissance. Elles attendirent tranquillement que Shaibu les aperçoive. Wurche dut faire des efforts pour se taire ; elle voulait se débarrasser de lui le plus vite possible.

Les hommes allaient et venaient, serrant la main à Shaibu et Moro. En voyant les deux femmes, Shaibu leur dit : « Bonjour, Mma Suma. Bonjour, princesse indomptable de Kpembe qui m'a brisé le cœur.

– Comment va la famille de ta mère ? » demanda Mma en pliant le genou avec une grimace de douleur. C'était Shaibu qui aurait dû s'incliner devant elle, et non l'inverse. Mais comme c'était un homme et qu'il était prince, Mma ne put s'en empêcher.

« Ils sont en bonne santé, répondit Shaibu.

– Et la famille de ton père.

– Ils sont en bonne santé.

– Et toi-même ?

– Je suis en bonne santé.

– Remercions Allah. » Puis Mma se tourna vers Moro. « C'était une très belle course. Toutes mes félicitations. »

Shaibu, Mma et Moro se tournèrent vers Wurche, qui avait omis de le féliciter elle aussi. Quelque chose dans le visage de Moro, dans son attitude, ébranlait sa confiance.

« Ma petite-fille semble avoir oublié les bonnes manières.

– Bravo », dit Wurche.

À ce moment-là, un hurlement guttural déchira l'atmosphère enthousiaste et les bavardages. Le genre de cri qui hérissé la nuque. Tout le monde regarda alentour, plongé dans la confusion. Une femme surgit, à peine vêtue, un lourd collier de métal lui enchaînant le cou, et elle fonça vers eux. Ce fut Moro qui mit fin à sa course, il apparut soudain derrière elle et la frappa à l'épaule. Elle s'écroula, alors il se pencha, l'aïda à s'asseoir, la souleva du sol et la hissa sur son épaule. Sa peau brune maculée de terre rouge, la femme se tordait de douleur ; de son gosier émergeait un grognement rauque. Qui était cet homme ? Il lui parla

doucement, comme un père qui gronde un enfant récalcitrant, et lui tapota le dos. Un homme apparut là d'où avait surgi la femme, une chaîne à la main, regardant autour de lui. Moro se dirigea vers lui.

« Une rebelle », expliqua Shaibu. Puis il ajouta, visiblement satisfait: « Je ne sais pas comment elle a pu s'échapper. On laisse les récalcitrants au soleil, mais ils sont enchaînés. C'est à croire qu'elle savait qu'il y avait là un rassemblement de personnes royales. Elle est venue droit vers nous. »

Sur le chemin du retour vers Kembe, Wurche fit aller lentement son cheval, Baki, car sa grand-mère était assise derrière elle et elle se plaignait dès que Wurche dépassait la vitesse d'un escargot.

« Salaga est dans un état pitoyable, dit Mma. Je n'y viens pas souvent, mais chaque fois, on dirait que c'est pire. Quand j'étais petite, on pouvait boire l'eau des puits. Aujourd'hui, je suis sûre que même les esclaves ne veulent pas y toucher. Et cette horrible femme qui s'est précipitée vers nous... Je déteste dire cela, mais du temps des Ashantis, ce genre de chose ne se serait jamais produit. Ils s'occupaient de la ville de façon plus stratégique. Depuis qu'on les a mis dehors, nous n'avons rien bâti de nouveau. Tout ce que nous savons faire, c'est nous battre entre nous. »

Perdue dans ses pensées, Wurche grommela une réponse. Moro l'intriguait. Était-ce la symétrie parfaite de son visage, le noir bleuté de sa peau ? Ou bien parce qu'ils avaient un passé commun qu'elle ne pouvait se rappeler ? Elle essaya de ressusciter des images, mais sa mémoire était aussi asséchée que la moitié des puits de Salaga. Puis, comme cela lui arrivait souvent, penser au passé la conduisit vers l'avenir, un avenir auquel il lui faudrait bientôt penser et qui chaque jour lui apparaissait de plus en plus déplaisant, car tout le monde la poussait vers le mariage. Elle avait réussi à échapper à l'ennui des corvées ménagères en convainquant son père de la laisser étudier auprès d'une lettrée de Salaga,

mais pourtant les choses n'avaient guère avancé. L'étape suivante consistait à enseigner aux femmes à être de bonnes musulmanes, mais elle ne pourrait s'en acquitter qu'une fois mariée, ce qu'elle refusait. Ce qu'elle désirait par-dessus tout, c'était aider à gouverner son peuple, les Gonjas. On ne l'avait pas baptisée Wurche pour rien. Reine. La Wurche des origines avait mené un bataillon de trois cents hommes en toute sécurité. Qu'une telle femme ait existé trois siècles plus tôt aurait dû lui donner de l'espoir. Et qu'en était-il d'Aminah de Zaria, qui à une époque encore plus ancienne refusait de se marier et tuait ses amants pour empêcher quiconque d'usurper son trône ? Aminah de Zaria avait pu vivre ainsi après la mort de ses parents. Wurche ne voulait pas perdre sa famille, mais elle savait que bientôt ils insisteraient pour qu'elle se marie. Que se passerait-il si elle acceptait, mais à la condition de pouvoir choisir ? La règle générale était que les personnes royales devaient épouser des personnes royales. Et si elle leur disait qu'elle voulait épouser un homme comme Moro ? Un homme du commun. Peut-être lorsqu'il aurait la stature de Babatu deviendrait-il acceptable.

De retour à Kpembe, Wurche mit pied à terre, aida Mma à descendre, puis mena Baki à l'écurie. Dans la cour du palais d'Etuto, un homme blanc discutait avec son père et ses frères. Ils étaient rentrés plus vite qu'elle ne l'escomptait. Son père était assis sur les peaux de léopards de cérémonie, indiquant son statut de chef secondaire de Kpembe. Cela signifiait-il quelque chose que les deux autres soient absents ? Et ces hommes blancs ! Ils lui paraissaient moins gênants et moins impressionnants qu'aux autres. Leur couleur de beurre de karité leur donnait un air maladif et elle s'en méfiait jusque dans la moelle de ses os. Chaque semaine désormais de nouveaux hommes blancs venaient voir Etuto et les autres chefs pour leur offrir leur amitié. Salaga, lui avait expliqué son père,